

avoir une maison à elle, et que la décence ainsi que certaines convenances, auxquelles on ne manque jamais impunément exigeaient qu'elle revint s'abriter sous les ailes paternelles.

Amélie se rendit en soupirant, mais elle connaissait ses droits, elle savait que le veuvage l'avait émancipée. Elle se promit donc de jouir de sa liberté le plus long-temps possible, et, si elle se remariait jamais, de n'épouser du moins qu'un homme qu'elle aimerait. Son père laissa passer deux ans, puis il introduisit chez lui M. de Marennnes, homme de trente ans, bien fait, riche et spirituel. C'était un parti convenable. M. de Marennnes déplût cependant et devait déplaire, par cela seul qu'il avait l'appui du père d'Amélie. On trouva qu'il n'avait rien de distingué dans les manières ; on n'avait que faire de sa fortune ; son esprit caustique était une arme cruelle dont il fallait toujours avoir le soin de se garantir. C'était un homme fier, avantageux, et auprès duquel Amélie crut comprendre qu'elle serait toujours mal à l'aise.

—Mon père s'abuse, se dit-elle, s'il croit me trouver toujours aussi faible que je l'ai été une fois. Qui est-ce qui lui demande un mari ? ce n'est pas assurément moi. L'état le plus heureux pour une femme jeune et riche, n'est-ce pas le veuvage ?

Cependant, si M. de Marennnes n'inspirait pas de passion, il en éprouvait lui-même une très violente. Amélie l'avait séduit et il mit tout en usage pour lui plaire. Il tempéra l'acreté de son esprit, adoucit sa fierté, se plia à toutes les fatrasies de la jeune veuve, et s'il ne parvint pas à lui donner de l'amour, il fit du moins supporter ses assiduités ; c'était un grand point obtenu. Peu à peu il fut admis sur le pied d'un prétendant, et comme une recherche publique implique le consentement de celle qui la permet, Amélie se trouva engagée avant de savoir bien elle-même si M. de Marennnes lui convenait. Elle allait donc se marier une seconde fois par le choix de son père. Cette pensée l'irritait et lui donnait une humeur dont M. de Marennnes se ressentait ; il était souvent mal reçu, quelquefois pas du tout. Alors il se plaignait, mais c'était avec tant de douceur, avec un langage si suppliant et des paroles si soumises, qu'Amélie s'en voulait de sa cruauté, et quoique sans amour donnait de l'espérance à ce prétendant ; la veuve sentit bientôt qu'une situ-

ation pareille ne pouvait pas durer, et, vaincue par les sollicitations de son père, elle promit sa main en demandant seulement du temps, dernier abri sous lequel se réfugiaient les personnes faibles et indécises.

Dès que Mme. de Langeais eut fait cette promesse, M. de Marennnes se hâta de répandre le bruit de son prochain mariage ; il acheta des bijoux, des étoffes, il fit remeubler sa maison et força ainsi la jeune veuve à avouer leur union future. Si Amélie était au spectacle, M. de Marennnes accourait dans sa loge ; si elle allait au bal, il trouvait moyen d'être son cavalier et son unique danseur. Ces empresses étaient naturels, et cependant ils fatiguaient Amélie.

—Mon Dieu ! se disait-elle, lorsque, retirée dans son appartement, elle pouvait jouir d'un moment de solitude, serait-il jaloux et exigeant comme M. Langeais ; et après avoir été la prisonnière d'un vieillard, suis-je condamnée à être celle d'un jeune homme ?

L'amour ne hait pas la jalousie, l'indifférence s'en épouvante, et Amélie la redoutait, parce qu'elle n'éprouvait pour M. de Marennnes que cette affection tranquille qui naît de l'habitude de se voir. Elle était un soir au Théâtre-Français avec son père et celui qu'elle devait épouser dans un mois ou deux, lorsqu'elle crut s'apercevoir qu'elle avait attiré l'attention d'un jeune homme placé au-dessous d'elle. Embarrassée des regards de ce jeune homme, elle le désigna à son père en lui demandant s'il le connaissait.

—Je puis vous dire son nom, s'empressa de répondre M. de Marennnes, il se nomme M. de Ligny.

Et M. de Marennnes salua. M. de Ligny rendit le salut.

Quand la veuve fut chez elle, renfermée dans son appartement, elle ne put s'empêcher de penser à M. de Ligny, à la beauté de sa figure, à l'éclat de ses yeux ; elle lui trouvait une taille parfaite, et je ne sais quoi de hardi et d'aventureux qui ne déplait pas aux femmes. Cette rencontre, qui probablement, ne devait pas se renouveler, l'occupa longtemps, Amélie alla jusqu'à s'avouer que son prochain mariage lui plairait bien davantage si M. de Marennnes ressemblait à ce M. de Ligny que le hasard venait de jeter sur ses pas.

—Quelle folie ! dit-elle en s'endormant.

Le sommeil lui rendit l'image qu'elle cher-